35e ANNÉE (4e SÉRIE) N° 21 22 MAI 1913

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres, tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

Prix d'abonnement pour tout l'Univers { 15 francs à l'Edition complète. 10 — à l'Edition partielle.

Toutes les lettres doivent être adressées à M. le Directeur de l'*Ami du Clergé*, Maison St-Pierre, rue Tassel, à Langres (Hte-Marne).

Causerie de l'AMI sur les « Revues »

SOMMAIRE

I. L'alcool en littérature : Edgar Poe. — II. Poe : son hérédité, son éducation, sa vie, ses hallucinations. Génie et folie. — III. Flaubert : l'épilepsie et l'hystérie en littérature. — IV. Flaubert : sensibilité de malade. — V. Flaubert : pseudo-mysticisme. — VI. Des forces morales à la guerre, et de la peur. — VII. Thureau-Dangin. — VIII. De l'exactitude en matière de phonétique (à propos de thèses de M. Meunier). — IX. Statistique de la franc-maçonnerie. — X. Conversion de deux abbayes bénédictines anglicanes ; — Le dogme de la Rédemption ; — Le P. Matignon ; — Enfants et légendes ; — *L'Intransigeant ;* — Œuvres et Séminaristes ; — *Bulletin Gorini.*

I. — Parmi les écrivains étrangers du XIXe siècle qui, traduits en français, ont trouvé chez nous le plus de lecteurs, il faut compter certainement les *Contes* et *Histoires extraordinaires* de l'Américain Edgar Poe (né en 1809, † 1849).

C'est un des tristes chapitres de la pathologie de la littérature moderne.

On savait que Poe mourut fou, dans un accès de *delirium tremens*. On le savait alcoolique. On établissait entre cet alcoolisme et cette folie une relation de cause à effet. Il faut modifier cela, c'est-à-dire renverser la relation, en ce sens que c'est non pas l'alcoolisme qui a déterminé la folie, mais la folie qui a déterminé l'alcoolisme ; ou, s'il faut imputer la folie à l'alcoolisme, ce sera à l'alcoolisme non pas de l'écrivain lui-même, mais de ses parents.

C'est ce qu'a démontré un critique qui est en même temps un pathologiste, M. Emile Lauvrière, d'abord dans une volumineuse thèse soutenue à la Sorbonne il y a une dizaine d'années et qui a été couronnée tout à la fois par l'Académie Française et par l'Académie de Médecine, puis, tout récemment, dans un volume d'aspect plus accessible et très engageant, qui fait partie de la remarquable collection *Les Grands Ecrivains étrangers*, inaugurée par la librairie Bloud *(Edgar Poe*, in 16 de VIII-252 p., avec portrait, 2 f. 50).

Poe était, non pas ivrogne, mais atteint de *dipsomanie*. Sous cette dénomination technique, qui étymologiquement signifie manie de soif, la médecine moderne désigne une maladie aujourd'hui bien définie, caractérisée par des crises qui fondent invinciblement sur le patient et qui n'ont rien de périodique (non plus que les crises de l'épilepsie ou d'autres maladies du même genre). Le dipsomane ne boit pas par plaisir ; il boit sans plaisir, automatiquement, comme tombe l'épileptique.

Un de ses camarades d'Université nous dépeint ainsi la façon dont buvait Poe à dix-sept ans : — « Ce n'était point le goût du breuvage (rhum) qui l'attirait : sans y tremper les lèvres à l'avance ni humecter sa langue, il s'emparait d'un verre plein, et, sans eau ni sucre, d'un trait il l'avalait. Il en avait le plus souvent son compte ; mais s'il n'était pas *réglé* du premier coup, il était rare qu'il revînt à la charge. » Telle était la façon de boire de Poe à dix-sept ans ; il la garda plus ou moins toute sa vie. Baudelaire, son traducteur français, appelait cela « boire en barbare » : de nos jours, on dit « boire en dipsomane. » Boire n'a jamais été pour lui une source de voluptés sensuelles, ni même intellectuelles : il n'y trouvait que la suppression d'un besoin douloureux. Sa manie sommeillait parfois des mois entiers, pour se réveiller en sursaut au moment le plus inattendu. Il lui arrivait de redevenir sobre tandis qu'autour de lui tout n'était qu'occasions et tentations ; puis de nouveau il cessait brusquement de l'être lorsqu'il paraissait le plus en sûreté [1].

[1] « Les ivrognes, dit le docteur Trélat, sont des gens qui s'enivrent quand ils trouvent l'occasion de boire. Les dipsomanes sont des malades qui s'enivrent toutes les fois que leur accès les prend. »

Le même docteur cite le cas d'une femme à qui la dipsomanie avait coûté fortune et situation : — « On ne pouvait, sans être pris d'une vive compassion, entendre le récit des efforts qu'elle a faits pour se guérir d'un penchant qui lui a toujours été si funeste. Quand elle sentait venir son accès, elle mettait dans le vin qu'elle buvait les substances les plus propres à lui en inspirer le dégoût. C'était en vain. Elle y a mêlé jusqu'à des excréments. En même temps elle se disait des injures... La passion, la maladie était toujours plus forte que les reproches et que le dégoût. »

Il se rendait compte de son état. Aux amis qui essayaient de lui faire la morale (car il eut toujours des amis, et très dévoués), il répondait :

Je n'ai jamais eu des *habitudes* d'ivrognerie. En aucune période de ma vie, je n'ai été ce qu'on appelle intempérant... Je ne trouve absolument aucun plaisir en ces stimulants auxquels je me livre parfois si furieusement. Ce n'a pas été par amour du plaisir que j'ai exposé ma vie, ma réputation et ma raison... Invariablement, après chaque excès, je devais pendant quelques jours garder le lit... Je devins insensé à la suite d'un grand chagrin domestique, avec de longs intervalles d'horrible lucidité. Durant ces accès d'inconscience absolue, je buvais..., Dieu sait combien et que de fois ! Mes ennemis ne manquaient pas naturellement d'attribuer cette folie à l'ivrognerie *et non pas l'ivrognerie à la folie...*

Une autre notation qui est précieuse pour le diagnostic de l'aliéniste, ce sont les lignes suivantes, qu'il écrivait à Kennedy le 11 septembre 1835, à une date où tout cependant semblait lui sourire, où son succès littéraire s'affirmait inouï :

Ma situation est agréable à bien des égards, écrit-il ; mais il me semble, hélas ! que rien ne peut désormais me causer de plaisir ni la moindre satisfaction. Excusez-moi, cher Monsieur, si vous trouvez en cette lettre beaucoup d'incohérence. Mes sentiments sont, en ce moment, vraiment lamentables. Je souffre d'un affaissement comme je n'en ai jamais ressenti. J'ai lutté en vain contre l'influence de cette mélancolie. Je suis malheureux et ne sais pourquoi. Consolez-moi si vous le pouvez. Mais hâtez-vous, ou ce sera trop tard... Prouvez-moi qu'il faut que je vive... Persuadez-moi de faire ce qu'il faut... Ayez pitié de moi ; car je sens que mes paroles deviennent incohérentes, et je veux reprendre possession de moi... Ne manquez pas de m'écrire, ne serait-ce que pour le repos de votre âme dans l'avenir.

Or, précisément, un symptôme de la dipsomanie, c'est la phase mélancolique qui précède l'accès, cette phase que Poe vient de décrire à Kennedy sans savoir quelle en est la portée médicale. — « Un sentiment vague de tristesse qu'occupations et distractions ne peuvent vaincre, dit le professeur Magnan, voilà le prodrome habituel de la crise dipsomaniaque : les malades, découragés et déprimés, renoncent au travail auquel il leur est désormais impossible de penser ; des idées noires les obsèdent ; tout semble changé autour d'eux ; ils se sentent comme menacés d'un prochain malheur... » — A la faveur de cette dépression générale de l'être s'impose l'impérieux besoin de boire : comme un véritable réflexe qui sort du fond épuisé de l'organisme, cette impulsion s'affirme violente, réclamant pleine et entière satisfaction, despote qui confisque à son profit toutes les forces de la personnalité. D'où la peur affreuse de succomber lâchement à l'odieuse tyrannie. D'où l'angoisse terrible qui donne à la lutte intérieure un caractère si tragique... Cependant s'accentuent les troubles physiques de la sensibilité : anxiété précordiale, sensations d'étranglement et de brûlure à la gorge et à l'épigastre, soif dévorante que rien ne peut apaiser, rien que la rapide absorption de boissons fortes. En vain la conscience proteste ; en vain le malade s'accable de remontrances, d'injures ; en vain il en appelle à ses amis, à ses maîtres, à ses protecteurs ; en vain il fuit les occasions de boire, cherche à se dégoûter, mêle à la boisson des matières répugnantes : en cette lutte désespérée où l'automatisme anarchique d'une tendance inférieure a triomphé de l'autorité des facultés supérieures, il n'y a plus de volonté... A l'avance vaincu, il boit, il boit avec frénésie, avec dégoût, puis tombe, inerte, dans l'ivresse lourde, massive, abrutie... Vient le réveil : écœurement, lassitude, désespoir : aux souffrances physiques de l'intoxication alcoolique s'ajoutent des souffrances morales tout autrement humiliantes. Le malade se maudit, se déclare indigne de pardon, indigne de la vie, appelle la mort à son aide... Puis les forces reviennent et avec les forces une lueur d'espoir. Oh ! alors les ferventes promesses ! oh ! les austères rigueurs, les énergiques privations, la sobriété exemplaire ! oh ! l'affreuse répulsion pour les liqueurs maudites !... Puis, nouvelle dépression nerveuse, et nouvel accès de dipsomanie, nouvel accès aussi invincible que les précédents, chutes de plus en plus profondes, marasmes de plus en plus poignants, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien, au pauvre fou, de ses forces physiques non plus que de ses facultés intellectuelles.

Voilà quelle fut la vie de Poe.

Or, cette maladie, en qui l'on voyait autrefois une forme spéciale de la folie, *furor bibendi*, on sait aujourd'hui qu'elle n'est en réalité qu'un des multiples symptômes de la *folie héréditaire*. Et, de façon générale, dipsomanie, kleptomanie, pyromanie, manie suicide, manie homicide, toutes les manies impulsives, dites encore folies lucides, folies raisonnantes ou folies des actes, ne sont plus considérées maintenant que comme des formes variées d'un mal unique, la dégénérescence mentale : sur un fond commun d'anomalies pathologiques, émotivité excessive, instabilité d'humeur, excentricités variées, surgit plus ou moins nettement l'une ou l'autre de ces impulsions, et l'une souvent après l'autre.

II. — C'est qu'en effet Poe n'avait que trop de qui tenir. Il était né, dans les pires conditions hygiéniques, de parents misérables, phtisiques et héréditairement alcooliques : son père, fils de famille destiné d'abord à la carrière d'avocat, avait quitté la basoche pour la scène et s'était uni, sur les planches, à Boston, à une pauvre fille, veuve d'acteur et fille de chanteuse. De ce mariage insensé naissent trois enfants, William en 1807, Edgar en 1809, Rosalie en 1811 ; à la fin de cette année 1811, le père et la mère meurent, de phtisie, à quelques jours d'intervalle. Les acteurs du théâtre où jouaient les deux défunts recueillent provisoirement les trois petits ; puis, voici que le théâtre lui-même flambe à deux semaines de là, la nuit de Noël. On expédie l'aîné, William, au grand-père, le général Poe, un survivant de la guerre de l'Indépendance,

lequel ne semblait pas se soucier fort de sa descendance ; les deux autres sont accueillis par deux jeunes femmes du voisinage. William, après toutes sortes d'aventures, en Amérique et en Europe, dans les bandes grecques de 1825 et sous les verroux russes, poète à ses heures et alcoolique à toutes heures, mourra à vingt-six ans ; Rosalie, en dépit d'une éducation soignée dans une aristocratique institution de jeunes filles, révèle des tares plus criantes encore, mais vit plus longtemps (sexagénaire) parce que chez elle la dégénérescence est caractérisée, non plus par la surexcitation comme chez ses frères, mais par le ralentissement des facultés cérébrales. Edgar, notre auteur, est le mieux partagé des trois : on s'attache sincèrement à lui dans la famille où il est hébergé, chez les Allan, honnêtes négociants de Richmond. Mrs Allan, n'ayant pas d'enfant, décide même son mari à adopter celui-ci, qui prend ainsi, à cette date, le nom d'Edgar Allan.

En cet heureux milieu, la riche nature de l'enfant s'épanouit librement, trop librement même : sentiments, intelligence, volonté, sont d'une précocité inquiétante. Et malheureusement les Allan ne savent pas l'élever. Aux enfants anormaux il faut une éducation plus méthodique, plus sévère encore qu'aux autres : Edgar Poe enfant ne fut jamais contrarié dans ses caprices. On l'aimait, on l'adorait : « Ma voix était une loi domestique, » dit-il dans un conte qui est autobiographique ; « à un âge où peu d'enfants ont quitté les jupons de leur mère, j'étais livré aux impulsions de ma propre volonté et devenu de fait, si ce n'est de nom, le maître de mes actions. » On était fier de lui ; on se plaisait, les soirs de fête, à faire monter sur la table le petit prodige, trop heureux de débiter aux convives ravis quelque tirade de Walter Scott ou de Shakespeare. A six ans, les Allan étant venus à Londres pour affaires, on le met en pension, et on laisse à sa disposition de folles sommes d'argent. A onze ans, il fréquente le meilleur établissement classique de Richmond ; et à quatorze ans il a déjà écrit tout un volume de vers qu'il veut absolument publier : le digne Mr Allan y consentirait, si le principal du collège n'était là pour l'en dissuader.

Ainsi, au lieu de corriger l'enfant mal né, ne faisait-on que développer chez lui un sens exclusif de la personnalité, un ambitieux amour de paraître, la mégalomanie, la fiévreuse énergie impulsive que bientôt rien ne saura plus contraindre. On le fait inscrire (1826), à dix-sept ans, comme étudiant à l'Université virginienne de Charlottesville : au bout d'un an, il a 2.500 dollars de dettes. Les Allan paient tout, non sans difficulté : il les quitte brusquement, pour toujours.

Et le voilà lancé dans une vie vagabonde, jusqu'à la catastrophe finale. Il s'installe imprimeur de ses propres poésies, à dix-huit ans ; il entre à l'armée, et fait un bon petit soldat (c'était dans une de ses périodes d'accalmie) ; il entre même à une Ecole de guerre et allait en sortir officier quand un accès de sa manie le rejette soudain à l'eau ; il est recueilli chez une tante, Mrs Clemm : la tante a une fillette de quatorze ans, Virginie Clemm : notre homme épouse Virginie avec ses quatorze ans, au mépris de la loi américaine qui en exige vingt-et-un. Virginie n'a pas plus de sens pratique que lui ; mais la bonne tante sera leur Providence à tous deux, et une Providence étonnante, attentive, laborieuse, confidente littéraire, et surtout miséricordieuse, qui soignera son « Eddie » dans ses accès, le grondera au besoin, mais n'admettra jamais vis-à-vis de personne que cet être « généreux, affectueux et *noble* » (c'est elle qui souligne) ait un tort quelconque, qu'il ait pu avoir autre chose que des malheurs. Elle lui évite les courses humiliantes chez les éditeurs ou dans les bureaux de revues et de journaux ; c'est elle-même qui offre la copie et va reprendre les manuscrits refusés ; c'est elle qui marchande avec les directeurs, qui « cherche de l'ouvrage » pour son pauvre homme de génie... Poe, en dépit de sa mégalomanie, en dépit de son humeur fantasque, a toute sa vie attiré à lui beaucoup de tendresses, et de tendresses du meilleur monde. Et qu'on ne croie pas que ce fût là simple affaire de snobisme et prestige littéraire. Non. Il y avait vraiment chez lui une puissance de séduction, et qui n'était pas malsaine toujours. Il n'y a pas jusqu'à l'idéal platonique qu'il se faisait de l'amour qui n'exerçât sur certaines âmes l'attrait du mystère. A peine au seuil de l'adolescence, il chantait toutes les beautés féminines qui s'offraient à sa vue : ardeurs qui semblent avoir été toutes de tête et d'imagination, sans même que notre rêveur se soit occupé de les savoir partagées.

C'est une de ces ardeurs morbides qui nous révèle chez Poe, dès les abords de la quinzième année, ce goût du macabre qui sera une caractéristique de son talent.

Un jour qu'il accompagnait un de ses camarades, il en rencontre la mère, Mrs H. Stannard, femme douce et mélancolique : elle lui prend la main, lui adresse quelques paroles aimables. Et voilà le cœur de l'adolescent troublé au point d'en perdre la parole. Il s'en va comme dans un rêve. Il n'a plus qu'une pensée, qu'un désir : revoir, entendre cet être béni dont la vue et la voix ont transfiguré pour lui ce terne monde solitaire. La dame devient, dit-il, « la confidente de ses chagrins juvéniles, l'unique influence capable de le guider et de le sauver aux premiers jours de sa jeunesse ardente. » — Mais elle meurt, mystérieusement, folle, dit-on. Et durant des mois après sa mort, lui, égaré par la douleur, il va la nuit au cimetière où elle repose ; et là, « quand les ténèbres étaient lugubres et froides, quand les pluies d'automne tombaient et que les vents gémissaient sur les tombes, » il se complait dans un morne tête à tête, dans des colloques illusoires... Son culte

naguère idéal s'est fait matériel ; par une étrange perversion, l'amoureux éthéré d'hier s'attache aujourd'hui à la chair, à la pauvre chair en déliquescence parmi le grouillement des vers ; il lui prête on ne sait quelle superstitieuse survivance des sens... — C'est ce goût de l'horrible, c'est cette intime association de l'amour et de la mort qui ne cessera, dans son âme malade, de s'affirmer, à travers toutes les phases de sa vie, jusqu'aux crises dernières.

Poe eut toute sa vie la hantise de la mort, la hantise de l'ignoble processus matériel dont la mort marque le signal pour notre être corporel.

Il en eut le goût, un goût qui était une manie et qu'il n'était pas libre de diriger, un goût qui était une épouvante, une angoisse, — une angoisse dont il se détournait avec horreur et vers laquelle il se précipitait avec frénésie. Il vivait d'angoisse, comme il vivait d'alcool. Et de l'angoisse comme de l'alcool il avait la même terreur et le même sauvage appétit.

Cette peur qui domine son œuvre, on la crut d'abord factice ; on y vit un jeu d'imagination, une attitude romantique, une imitation Allemande. Poe savait qu'il n'en était rien : — « Cette terreur ne vient pas d'Allemagne, disait-il, mais de mon âme. » Et il avait raison. Poe alcoolique était voué à la peur.

C'est qu'en effet la peur, l'angoisse, la frayeur sont, au dire de tous les spécialistes, les résultats de l'empoisonnement chronique de l'intelligence par l'alcool : — « Le rêve terrifiant est l'apanage du buveur, » dit le Dr Lancereaux. C'est sur cette disposition morale comme sur un terrain de choix que se développent toutes sortes de manifestations morbides, hallucinations, idées de suicide, délire des persécutions, actes affolés, etc. — Chez quelques-uns même de ces malades, ces hallucinations peuvent devenir volontaires, en ce sens que le patient fait réapparaître à son gré les sensations anormales, les scènes étranges... Ce fut le cas pour Poe, qui avait horreur de son mal, et qui en était épris, au point de mettre son art à cultiver avec délices cette monstrueuse végétation de cauchemars : « frissonner de la plus intense des joies douloureuses » fut son idéal avoué, et en même temps comme un besoin de sa chair. Il se repaît d'horreur. Il n'en fait pas seulement la matière même de ses contes fantastiques ; il en farcit jusqu'à ses contes humoristiques. Ici, l'effroyable sensation de sombrer sans espoir dans les vertigineuses spirales d'un gouffre sans fond ; là, un odieux pêle-mêle de squelettes et d'éblouissants trésors ; ailleurs, le minutieux détail de toutes les plaies d'un cadavre, de la décomposition d'un corps en proie aux vers du sépulcre, de toutes les atrocités d'un crime...

Car, à l'horreur succède le crime. L'horreur produit l'obsession, le vertige moral. La vue de l'horreur, la vue du crime une fois installée dans l'imagination, le déséquilibré ne peut plus s'en déprendre. Plus même l'horreur est énorme, plus il se sent poussé à la réaliser. C'est l'obsession du crime ; c'est ce que Poe appelle « le démon de la perversité. » Il suffit qu'une chose lui apparaisse perverse, lui inspire horreur, pour qu'une force invincible le pousse à l'accomplir : « Penser, écrit-il, c'est être perdu... S'abandonner un instant à la moindre velléité de pensée, c'est être immanquablement perdu... Plus je m'efforçais de ne point penser (c'est un de ses personnages, Pym, qui parle), plus la vivacité de mes conceptions était intense, et plus cette netteté était horrible... Je n'eus pas plus tôt prononcé ces mots, que je sentis un froid de glace pénétrer en mon cœur : ...je me rappelai qu'en aucun cas je n'avais pu avec succès résister à ces accès de perversité. ...Et maintenant cette auto-suggestion me confrontait comme l'ombre de ma victime et m'appelait vers la mort. » Nos lecteurs savent ce qu'il y a de psychologiquement vrai en ceci : toute pensée tend à se traduire en acte : plus l'être est sensible, plus forte est l'impulsion qui le pousse à réaliser l'image dont il est impressionné, moins dès lors il est capable de résister à la tentation.

Et Poe, sous les yeux du lecteur pétrifié, déchaîne la sinistre cohorte des fous agités qui, dans *Cœur révélateur*, dans *Le Démon de la Perversité*, dans *William Wilson*, dans *Le Chat Noir*, se ruent du rêve hagard dans la violence criminelle. — « Tout n'est-il donc que mystère et terreur ici-bas ? se demande le conteur effaré. L'horreur et la fatalité se sont-elles seules à travers les siècles donné libre carrière ? » L'incube de la peur pèse-t-il, unique et tout-puissant, sur un monde maudit à jamais ?

Et sur ce fond d'horreur, une forme impeccable, merveilleuse de netteté, de précision, de logique, un art suprême, fait de brièveté, de concentration, de mystère, d'un mystère calculé, combiné avec une science consommée : Poe sait, comme personne, laisser dans l'ombre tous les détails qui prépareraient la catastrophe et qui, en la préparant et l'expliquant, en diminueraient l'horreur ; c'est sur la crise finale qu'il fait, avec une sûreté digne de Rembrandt et de Ribera, converger tous les rayons de sa lumière blafarde, « l'horreur étant d'autant plus horrible, dit-il, qu'elle est plus vague, et la terreur d'autant plus terrible qu'elle est plus ambiguë. » On a dit qu'il y avait en lui un fou et un algébriste ; et c'est vrai [1]. On a

[1] Il ne laissait rien au hasard. Il voulait qu'avant de prendre la plume, on eût sa fin dans la tête :

« Ce n'est, disait-il, qu'en ayant sans cesse son dénouement devant les yeux, en faisant concourir tous les incidents et le ton général du récit au développement de l'*intention*, que nous pouvons donner à l'action l'air de logique et d'enchaînement qui lui est indispensable. »

L'intention de *William Wilson*, par exemple, c'est la scène finale où un homme réussit à tuer sa conscience, ainsi que Poe tremblait de le faire lui-même dans un accès d'alcoolisme.

L'intention du *Cœur révélateur*, c'est la scène finale où la conscience est au contraire la plus forte et oblige un criminel à se livrer à la justice. L'homme a tué. Il a enterré le cadavre dans sa chambre et fait disparaître

prononcé, à son sujet, le mot de génie ; et ce n'est peut-être guère exagéré.

D'aucuns même (et M. Lauvrière ne se sépare pas assez d'eux), d'aucuns ont cru trouver dans son cas une illustration de la thèse, aujourd'hui à peu près universellement abandonnée, de Lombroso, qui identifie génie et folie, qui fait du génie une maladie, un déséquilibre de l'esprit. Poe lui-même fait dire à l'un de ses personnages : — « Les hommes m'ont appelé fou ; mais la science n'a pas encore décidé si la folie est ou n'est pas la plus haute intelligence, si tout ce qui est profondeur ne vient pas d'une maladie de la pensée, de modes de l'âme exaltés aux dépens de l'intellect général... Ceux qui rêvent le jour sont au courant de mille choses qui échappent à ceux qui ne rêvent que la nuit. En leurs grises visions, ils jouissent d'aperçus sur l'éternité et frissonnent, en s'éveillant, en songeant qu'ils ont été sur le bord du grand secret. Sans gouvernail et sans boussole, ils pénètrent dans le vaste océan de la lumière ineffable... » Tout cela, ce sont des phrases, des imaginations. Poe a eu du génie, non pas parce que fou, mais quoique fou. Le génie et la folie, — une folie partielle, — peuvent coïncider, coexister dans un même cerveau : ce qui n'autorise nullement à les identifier, puisque, grâce à Dieu, la plupart des génies connus sont des esprits parfaitement lucides et équilibrés. Mais certainement le génie n'évolue pas de la même façon dans un cerveau entièrement sain et dans un cerveau en partie malade. Poe était malade ; et son génie fut malade exactement dans les mêmes proportions. Il avait reçu de Dieu le génie, et de son hérédité une dégénérescence mentale : plus prononcée, celle-ci eût étouffé toute trace de génie [1].

jusqu'aux dernières traces de son crime. Il assiste à la descente de la police avec un sourire de sécurité lorsque tout à coup il entend, sous le plancher, battre le cœur de sa victime :

« C'était un bruit sourd, étouffé, fréquent, ressemblant beaucoup à celui que ferait une montre enveloppée dans du coton. »

Chose étrange, les policiers ont l'air de ne rien entendre, et pourtant « le bruit monte, monte toujours. »

L'homme s'efforce de le couvrir en parlant haut et en remuant les chaises ; mais le bruit devient « plus fort, — plus fort ! — toujours plus fort ! »

Il perd la tête, crie, se démène. Le bruit redouble, impérieux, dominant tous les autres bruits, jusqu'à ce que l'assassin vaincu s'écrie : — « J'avoue la chose ! — arrachez ces planches ! c'est là ! c'est là ! — c'est le battement de son affreux cœur ! »

[1] Sur cette question, voir D[r] Grasset, *Demi-fous et demi-responsables* (in-8 de 200 p., 5 f., Paris, Alcan), chap. IV : *Les tares psychiques dans la supériorité intellectuelle ; rapports de la supériorité intellectuelle et de la psychonévrose :* vues présentées avec une rare clarté, et appuyées de plus de cent exemples de « supérieurs intellectuels. »

Voir tout spécialement le volume tout récent de deux professeurs des maladies mentales à la Faculté de Toulouse, les D[rs] Rémond et Voivenel, *Le Génie littéraire* (in-8 de 304 p., 5 f., Paris, Alcan) : étude minutieuse et consciencieuse qui révèle, joint à une haute compétence médicale, un sens littéraire aigu. Une vingtaine de chapitres : physiologie du langage ; génie musical et mathématique ; associations verbo-sensitives ; attention, rêve, inspiration ; anomalies de l'inspiration ; excitants (café, tabac, alcool, opium, éther, cocaïne, etc.) ; maladies générales ; tuberculose ; syphilis ; grandes névroses ; inversion sexuelle ; folie ; dégénérescence ; progénérescence ; caractéristiques sexuelles du génie littéraire... De nombreuses applications pratiques, dont quelques-unes peuvent sembler discutables ; mais nos auteurs nous mettent en main les pièces du procès, et l'on peut discuter.

On verra tout à l'heure de quel secours nous a été cette étude des D[rs] Rémond et Voivenel dans ce que nous allons dire de Flaubert.

Il mourut le 7 octobre 1849, à Baltimore. Il y était arrivé quelques jours auparavant. Une bande de politiciens le rencontrèrent, au matin du 3 octobre, errant par les rues dans un état de stupeur lamentable ; ils se mirent à promener le malheureux être inconscient de salle de vote en salle de vote, le faisant voter à leur guise. Un ouvrier imprimeur le découvrit plus mort que vif dans une des tavernes, et avertit un médecin, qui fit transporter le malade à l'hôpital. Là, après une première nuit d'inconscience, ce fut le délire, d'abord sans violence ni agitation, un bavardage continuel s'adressant à des êtres imaginaires et fantastiques sur les murs. Au bout de deux jours, un peu de calme. On lui fit espérer une prochaine guérison ; mais il s'emporta, disant que la meilleure chose qu'on pût faire, c'était de lui faire sauter la cervelle, que, quand il voyait sa propre dégradation, il souhaitait de disparaître sous terre, etc. Puis, délire violent. Enfin, le dimanche matin, vers trois heures, commence à se produire un changement très manifeste : affaibli, il s'apaise, semble reposer quelque temps, puis, tournant doucement la tête, il dit : *Le Seigneur vienne en aide à mon âme*, et expire vers cinq heures. Il était chrétien : il avait été baptisé par les Allan, selon le rite presbytérien, après la mort de ses parents (et probablement ceux-ci l'avaient déjà fait baptiser dès sa naissance). Le lendemain de sa mort, un pasteur célébra le service funèbre : cinq personnes en tout assistèrent à l'enterrement.

L'Amérique hésita d'abord à reconnaître sa gloire ; et l'on eut de la peine à y trouver un libraire pour la première édition de ses *Œuvres complètes*. En Angleterre au contraire, il conquit rapidement une réputation ; en France de même, grâce à la prestigieuse traduction (publiée 1856-1865) de Baudelaire qui sut nous imposer son admiration et faire pénétrer dans nos moelles son auteur favori (Baudelaire est mort fou, comme Edgar Poe, dans une maison de santé, à Paris, en 1867 : né en 1821) [1]. Devant ce succès, les Etats-Unis n'avaient plus qu'à s'incliner, à se mettre en règle, eux aussi, avec un homme qui était décidément un de leurs premiers écrivains ; et ils lui ont érigé un monu-

[1] Voici une note, trouvée dans les papiers de Baudelaire après sa mort :

« Je me jure à moi-même de prendre désormais les règles suivantes pour règles éternelles de ma vie : — Faire tous les matins ma prière à Dieu, réservoir de toute force et de toute justice, à mon père, à Mariette et à Poe, comme intercesseurs : les prier de me communiquer la force nécessaire pour accomplir tous mes devoirs et... obéir aux principes de la plus stricte sobriété, dont le premier est la suppression de tous les excitants, quels qu'ils soient. »

Poe invoqué comme ange gardien ! et spécialement contre les tentations d'intempérance !

ment à Baltimore en 1875, avec l'accompagnement obligé de discours, de musique et de récitations.

Jules Lemaître lui a fait une place dans ses *Dialogues des Morts ;* et voici les lignes, humoristiques et fort sensées, qu'il lui met sur les lèvres :

Edgar Poe. Vous dites bien. J'ai vécu vingt-trois siècles après Platon et trois cents ans après Shakespeare, à quelque douze cents lieues de Londres et à quelque deux mille lieues d'Athènes, dans un continent que nul ne connaissait au temps de Platon. J'ai été un malade et un fou ; j'ai éprouvé plus que personne avant moi la terreur de l'inconnu, du noir, du mystérieux, de l'inexpliqué. J'ai été le poète des hallucinations et des vertiges ; j'ai été le poète de la Peur. J'ai développé dans un style précis et froid la logique secrète des folies, et j'ai exprimé des états de conscience que l'auteur d'*Hamlet* lui-même n'a pressentis que deux ou trois fois. Peut-être aurait-on raison de dire que je diffère moins de Shakespeare que de Platon : mais il reste vrai que nous présentons trois exemplaires de l'espèce humaine aussi dissemblables que possible.

III. — Un des nombreux artistes de notre âge troublé pour qui se pose ce problème des rapports du génie et de la folie, ce fut Gustave Flaubert (1821-1880) [1].

Non qu'il puisse être question proprement de génie et de folie quand on parle de Flaubert. Car, s'il est le maître et le père du roman réaliste, s'il a écrit « deux ou trois romans qui sont les plus solides qu'on ait faits » au XIXe siècle, si sa *Madame Bovary* (1857) « a chance d'être le chef-d'œuvre du roman contemporain » (Lanson, XIIe édit., p. 1075), ce n'est point encore ce bagage qui permet d'étiqueter un auteur « homme de génie ». Et il n'a point été fou non plus, mais épileptique, ce qui est bien un acheminement à la folie : plusieurs même ont diagnostiqué dans son mal non pas l'épilepsie elle-même, mais l'hystéro-épilepsie, maladie encore mal définie (comme toutes ces maladies-là) qui serait, ou de l'hystérie toute pure, avec accompagnement de convulsions délirantes un peu plus solennelles seulement, ou bien la réunion, chez un même sujet, de phénomènes hystériques et de phénomènes épileptiques. Chez Flaubert, il n'y a pas eu que de l'hystérie : autrement il n'eût connu ni le silence profond qui sépare du monde, ni l'extrême lassitude du réveil, disent les Drs Rémond et Voivenel ; il y a eu de l'épilepsie, et celle-ci nous est décrite par Maxime Du Camp (qui fut son ami et qui l'accompagna dans ses voyages en Bretagne et en Orient, en 1846 et 1849). Voici la page de Maxime Du Camp *(Souvenirs littéraires,* Paris 1883) :

Avant que sa vingt-deuxième année fût tombée du sablier éternel, un mal implacable l'avait saisi, l'avait en quelque sorte immobilisé et lui donnait les étrangetés qui parfois ont surpris ceux dont il n'était que superficiellement connu... Le mal sacré, la grande névrose, celle que Paracelse a appelée le tremblement de terre de l'homme, avait frappé Gustave et l'avait terrassé... Bien souvent, impuissant et consterné, j'ai assisté à ces crises qui étaient formidables. Elles se produisaient de la même façon et précédées des mêmes phénomènes. Tout à coup, sans motif appréciable, Gustave levait la tête et devenait très pâle ; il avait senti l'*aura,* ce souffle mystérieux, qui passe sur la face comme le vol d'un esprit ; son regard était plein d'angoisse... il disait : « J'ai une flamme dans l'œil gauche », puis, quelques secondes après : « J'ai aussi une flamme dans l'œil droit ; tout me semble couleur d'or. » Cet état singulier se prolongeait quelquefois pendant plusieurs minutes... puis son visage pâlissait encore plus et prenait une expression désespérée ; rapidement il marchait, il courait vers son lit, s'y étendait, morne, sinistre, comme il se serait couché tout vivant dans un cercueil ; puis il s'écriait : « Je tiens les guides ; voici le roulier ; j'entends les grelots ! Ah ! je vois la lanterne de l'auberge ! » Alors il poussait une plainte dont l'accent déchirant vibre encore dans mon oreille, et la convulsion le soulevait. A ce paroxysme, où tout l'être entrait en trépidation, succédaient invariablement un sommeil profond et une courbature qui durait plusieurs jours.

A la lecture de cette page de Maxime Du Camp, il est bien permis de croire qu'une partie au moins des hallucinations du saint Antoine de Flaubert n'ont été en réalité que des équivalents « comitiaux [1] » ressentis par l'écrivain sous forme de

[1] Beaucoup de documents nouveaux, d'études nouvelles ont paru sur Flaubert depuis une dizaine d'années. Nous en avons dit un mot à diverses reprises, en 1903, en 1908 (à propos de la publication de la Première *Tentation,* par M. Louis Bertrand), en 1910 (lors de la publication des *Carnets,* par le même).

Nous y revenons aujourd'hui plus en détail, parce qu'il semble qu'il soit possible, dès maintenant, de se faire quelque idée de l'âme, si complexe, de Flaubert : idée qu'un Brunetière par exemple n'a pas été à même de se faire, avec les documents dont il disposait. Mais on verra, par ce qui va être dit, que les traits sont loin d'être encore tous parfaitement clairs.

Parmi les publications nouvelles sur Flaubert, on lira surtout le tout récent *Gustave Flaubert,* de M. Louis Bertrand (in-12 de 282 p., 3 f. 50, Paris, Mercure de France), l'homme de France qui connaît le mieux Flaubert et qui a eu sous les yeux tous les manuscrits, brouillons et carnets de Flaubert. — Son livre n'est pas encore l'étude définitive et coordonnée, — un recueil de chapitres plutôt, mais qui nous font connaître Flaubert sous tous ses aspects et qui nous disent tout ce que l'on peut savoir aujourd'hui. Au surplus, nos lecteurs connaissent M. Bertrand, qui leur a été présenté à plusieurs reprises déjà et en termes très chaleureux (notamment à propos de son *Mirage oriental* et de son *Livre de la Méditerranée, Ami* 1910, p. 662-663 ; 1911, p. 1129-1130) : un de nos plus brillants écrivains d'aujourd'hui et de nos plus pénétrants psychologues (il vient de commencer, ce printemps même, dans la *Revue des Deux Mondes,* 1er avril, un *Saint Augustin* dont nous aimerons à reparler).

Voir encore, sur Flaubert, la fine étude de M. André Beaunier, *Revue des Deux Mondes,* 1er janvier 1913 ; — et *Le Mysticisme de Gustave Flaubert,* par M. Henri Grappin, *Revue de Paris,* 1er et 15 décembre 1912 : travail très documenté mais systématique, dont les conclusions ne sont pas admissibles et dont déjà nous ne goûtons pas du tout le titre, on verra dans un instant pourquoi.

On peut se souvenir que l'an dernier les flaubertistes ont célébré le cinquantaire de la publication de *Salammbô.* Si l'on se met à célébrer maintenant le centenaire et le cinquantenaire, non plus seulement de la naissance et de la mort des grands hommes, mais encore de leurs œuvres, cela nous fera beaucoup de fêtes... Mais, dit-on, « c'est en honorant les morts qu'on fait décorer les vivants. »

[1] Terme médical qui rappelle le nom que les Anciens donnaient à l'épilepsie, *morbus comitialis.* — Cette *Tentation de saint Antoine* est une des œuvres qui ont le plus occupé Flaubert : il en a commencé la première rédaction en 1846, pour ne donner la rédaction définitive qu'en 1874. La longueur même de cette gestation est un argument de plus pour nous permettre d'assigner à cette œuvre la valeur d'une observation personnelle.

« *Saint Antoine* fut au fond sa seule passion, l'affaire capitale de toute son existence. De même que les deux

rêves ou d'hallucination. Son saint Antoine voit souvent venir à lui du fond du désert une forme vague qui s'amplifie et se caractérise en approchant : il y a là quelque chose d'étrangement analogue à la « charrette du roulier. »

Voici quelques échantillons des états par où Flaubert fait passer saint Antoine :

Ces images arrivent brusquement, par secousses, se détachant sur la nuit comme des peintures d'écarlate sur l'ébène... Elles défilent d'une façon vertigineuse... Antoine ferme ses paupières. Elles se multiplient, l'entourent, l'assiègent. Une épouvante indicible l'envahit ; et il ne sent plus rien qu'une contraction brûlante à l'épigastre. Malgré le vacarme de sa tête, il perçoit *un silence énorme* qui le sépare du monde. Il tâche de parler : impossible ! C'est comme si le lien général de son être se dissolvait ; et, ne résistant plus, Antoine tombe sur la nappe. (P. 22).

Flaubert, ici, se décrit lui-même ; et il se trouvait peut-être des lecteurs, il y a quarante ans, pour s'imaginer que c'était cela, la sainteté. — Un peu plus loin (p. 32) :

Antoine est seul, et parle : « J'ai besoin de me venger, de frapper, de tuer ! c'est comme si j'avais dans l'âme un troupeau de bêtes féroces. Je voudrais, à coups de hache, au milieu d'une foule... Ah ! un poignard !... »

Il se jette sur son couteau, qu'il aperçoit ; le couteau glisse de sa main, et Antoine reste accoté contre le mur de sa cabane, la bouche grande ouverte, immobile, — cataleptique.

Beaucoup plus loin (p. 263) :

Antoine se retrouve étendu sur le dos, au bord de la falaise. Le ciel commence à blanchir... Il tâche de se soulever, puis retombe ; et en claquant des dents : « J'éprouve une fatigue... comme si tous mes os étaient brisés !...

« Pourquoi ?

« Ah ! c'est le diable ! Je me souviens, etc... »

Une caractéristique qui, dans ce *Saint Antoine*, révèle bien, à côté de l'épilepsie et alternant avec elle, l'hystérie, c'est le rêve peuplé de personnages avec l'enchevêtrement et la confusion des formes, avec leurs écroulements kaléidoscopiques, tels qu'on les retrouve, au cours de la *Tentation*, d'abord dans la description du brakhmanisme, puis dans celle du boudhisme :

La vallée devient une mer de lait immobile et sans bornes. Au milieu flotte un long berceau, composé par les enroulements d'un serpent dont toutes les têtes s'inclinent à la fois, ombragent un dieu endormi sur son corps... Une femme accroupie devant ses pieds attend qu'il se réveille.

Hilarion. — C'est la dualité primordiale de Brakhmanes, l'Absolu ne s'exprimant par aucune forme.

Sur le nombril du dieu une tige de lotus a poussé ; et dans son calice, paraît un autre dieu à trois visages.

Antoine. — Tiens, quelle invention !

Hilarion. — Père, Fils et Saint-Esprit ne font de même qu'une seule personne !

Les trois têtes s'écartent, et trois grands dieux paraissent.

Le premier, qui est rose, mord le bout de son orteil.

Le second, qui est bleu, agite quatre bras.

Le troisième, qui est vert, porte un collier de crânes humains.

En face d'eux immédiatement surgissent trois déesses, l'une enveloppée d'un réseau, l'autre offrant une coupe, la dernière brandissant un arc.

Et ces dieux, ces déesses se décuplent, se multiplient, sur leurs épaules poussent des bras, au bout de leurs bras des mains tenant des étendards, des haches, des boucliers, des épées, des parasols et des tambours. Des fontaines jaillissent de leurs têtes, des herbes descendent de leurs narines.

A cheval sur des oiseaux, bercés dans des palanquins, traînant sur des sièges d'or, debout dans des niches d'ivoire, ils songent, voyagent, commandent, boivent du vin, respirent des fleurs. Des danseuses tournoient, des géants poursuivent des monstres ; à l'entrée des grottes, des solitaires méditent. On ne distingue pas les prunelles des étoiles, les nuages des banderolles ; des paons s'abreuvent à des ruisseaux de poudre d'or, la broderie des pavillons se mêle aux taches des léopards, des rayons colorés s'entrecroisent sur l'air bleu, avec des flèches qui volent et des encensoirs qu'on balance.

Et tout cela se développe comme une haute frise, appuyant sa base sur les roches, et montant jusque dans le ciel.

— Alors le Bouddha apparaît, il raconte ses incarnations successives et comment toute chose doit mourir. Alors un vertige prend les dieux. Ils chancellent, tombent en convulsions, et vomissent leur existence. Leurs couronnes éclatent, leurs étendards s'envolent. Ils arrachent leurs attributs, leurs sexes, lancent par dessus l'épaule les coupes où ils buvaient l'immortalité, s'étranglent avec leurs serpents, s'évanouissent en fumée ; — et quand tout a disparu...

Antoine est par terre, la figure dans ses mains. Debout près de lui, et tournant le dos à la croix, Hilarion le regarde.

Un assez long temps s'écoule.

Il y a là-dedans, disent les Drs Rémond et Voivenel, « la description très nette d'un de ces rêves qui terminent la grande crise hystérique. Or, au moment où furent écrites ces pages, *les documents sur l'hystérie* qui sortirent de la Salpêtrière et furent, depuis, tant de fois reproduits et démarqués, *n'étaient pas connus. Flaubert ne pouvait se documenter nulle part qu'en lui-même*, et c'est ainsi que l'on peut être autorisé à penser que le mal sacré (l'épilepsie) ne fut pas seul à régir les efforts de son intellectualité. Le génie de Flaubert est d'avoir su tirer parti de documents qu'il puisait en lui-même et d'avoir écrit avec son mal les plus belles pages (?) de l'une des plus fortes de ses œuvres. »

Dieu daigne préserver notre littérature de « beautés » de ce genre !

IV. — Flaubert avait écrit, sur la chemise qui contient les brouillons du *Saint Antoine*, cette phrase, que M. Bertrand a publiée :

O poète, cache ta douleur sous des phrases d'une mélancolie pompeuse, comme les paysans de la Thébaïde bouchent les trous de leurs cabanes avec des planches de cercueils peints.

Faust reflètent à peu près toute la vie de Gœthe, de même les deux *Saint Antoine* sont comme un raccourci de la vie intellectuelle de Flaubert. A tout instant, il s'y remettait. Il retirait de leurs cartons les chers manuscrits, il s'enfermait avec eux pour les relire, il les corrigeait amoureusement, il en surchargeait les marges de notes au crayon... » Il y a mis toutes ses « tentations », ses convoitises, qui furent « énormes » (pour employer son mot favori) : « Aurai-je eu des envies, moi !... et de piètres ! » Les hallucinations qu'il prête au solitaire, ce sont celles mêmes dont il s'enchante et se désespère. A la lettre, il a été amoureux, lui aussi, de la reine de Saba ; il aurait voulu manger à la table de Nabuchodonosor, assister aux fêtes de Néron, se pencher entre les flambeaux des festins pour voir passer la danse de Phryné.

Cette phrase si expressive pourrait servir d'épigraphe à toute l'œuvre de Flaubert. Elle résume son esthétique et son âme.

Ce fut une âme d'une terrible sensibilité, prodigieusement frémissante et sans contrepoids. Maxime Du Camp date de la vingt-deuxième année sa première crise d'épilepsie. Mais il était né déséquilibré ; et ce n'est pas l'éducation qu'il reçut qui eût pu amener une amélioration. En fait d'éducation religieuse, on ne lui donna que ce qu'on donnait alors aux fils de la bourgeoisie libre-penseuse : sa mère elle-même avait été élevée dans le voltairianisme du XVIIIe siècle. Son père était chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Rouen ; et c'est à l'Hôtel-Dieu, parmi les horreurs de la misère humaine, que grandit l'enfant. D'où ce goût du macabre, du sinistre, si précoce chez lui. Il a la hantise des choses cadavériques. Il racontera plus tard comment il était, dans sa jeunesse, sans cesse poursuivi de fantômes monstrueux qui semblaient l'assaillir de toutes parts (ce qui nous rend compte de la prodigieuse impression que lui fera le tableau de Breughel à Gênes et d'où naîtra le *Saint Antoine)*.

Ses premiers essais d'adolescent, restés inédits, révèlent une imagination d'épouvante, qui ne rêve que crime et suicide.

A quinze ans, en 1836, il écrit une demi-douzaine de contes ou nouvelles, la plupart atroces : *Un parfum à sentir, ou le Baladin*, histoire d'une malheureuse femme d'acrobate qui se jette à la Seine ; *Bibliomanie,* histoire d'un bibliophile de Barcelone qui, par passion des livres rares, assassine ; *Rage et impuissance*, récit de l'abominable mort d'un vivant en léthargie dans son cercueil. En 1837, *Dernière Heure :* détaille les sensations d'un jeune homme qui a décidé de se tuer et qui revit à l'heure suprême tout son passé ; *Rêve d'Enfer*, une bergère amoureuse d'un duc qui devient folle et se jette à la mer ; suicide encore dans *Quidquid volueris*, dans *Passion et Vertu*. En 1838, c'est la *Danse des morts*, c'est *Agonies*, où s'accumulent dans un lyrisme violent les réflexions sur la mort et sur l'éternité ; et c'est aussi ce *Ivre et mort*, épisode repoussant d'ivresse et de crime.

D'autres que lui ont cru trouver dans cette sensibilité maladive la condition même de leur art. Lui, non. Il écrit (lettre citée par M. L. Bertrand) :

> S'il suffisait d'avoir les nerfs sensibles pour être poète, je vaudrais mieux que Shakespeare et qu'Homère, lequel je me figure avoir été un homme peu nerveux. *Cette confusion est impie* (de l'art et de la sensibilité), j'en peux dire quelque chose, moi qui ai entendu à travers des portes fermées parler à voix basse des gens à trente pas de moi, moi dont on voyait, à travers la peau du ventre, bondir tous les viscères et qui parfois ai senti, dans la période d'une seconde, un million de pensées, d'images, de combinaisons de toutes sortes, qui jetaient à la fois dans ma cervelle comme toutes les fusées allumées d'un feu d'artifice.

Pas plus qu'elle n'est l'art, cette sensibilité détraquée n'est le bonheur et n'est la vie. Il a voulu s'en corriger dès ses années de collège : la nuit, il s'échappait de son dortoir et rôdait dans les cours noires, où il « crevait de peur. » Pour se guérir de ses vertiges, il montait, les jeudis, aux clochers et se promenait sur les balustrades : manière de « faire l'éducation à ses nerfs. » On nous dit (M. H. Grappin) que pendant plusieurs années, en pleine jeunesse, il est resté chaste (ce qui peut être, il est vrai, un effet du tempérament hystérique, lequel tantôt surexcite le sens aphrodisiaque et tantôt, le plus souvent, l'étouffe complètement). A dix-neuf ans, il lui prend une atroce envie de s'émasculer. En ces temps mêmes où il a « des bonds d'âme superbes, » où il « aspirait tous les vents du ciel, » il trouve un plaisir inouï « à combattre ses sens et à se torturer le cœur. » A vingt-cinq ans il songe à s'exiler : « Je voudrais vivre dans un pays où personne ne m'aime, ni ne me connaisse, où mon nom ne fasse rien tressaillir, où ma mort, où mon absence ne coûte pas une larme... » Il a appris, à cette date, deux choses : qu'il n'est « pas fait pour jouir, » et que « *c'est de penser à soi qui rend malheureux.* »

Comment ne plus penser à soi ?

Il y a le remède chrétien : Dieu. Chercher et aimer, dans le monde, non plus soi-même, mais Dieu. Entre nous et ce monde maudit qui nous est une torture, Dieu redevient le lien béni qui unit tout.

Mais Flaubert n'en est pas là.

Il y aurait cet autre remède, qui n'est qu'un palliatif : l'action, cette activité dévorante, factice, inordonnée, qui chez d'autres, chez d'illustres contemporains, a réussi à faire taire pour un temps l'angoisse des grands problèmes de notre destinée humaine.

Mais Flaubert a horreur de bouger, mais horreur à un point maladif, au point de rester des heures entières à sa table de travail dans une immobilité presque effrayante (cette horreur du mouvement lui était venue après les premiers accès de sa maladie nerveuse).

Reste l'art, dernier stratagème d'une sensibilité en peine de renoncement. Par l'art, il supprime la vie réelle et se plonge dans une vie fictive. Par l'art, il coupe les liens qui le rattachent à la vie : — « Puisque nous ne pouvons détacher le soleil, il faut boucher nos fenêtres et allumer des lustres dans notre chambre » : le soleil, — entendez par là l'illusion commune dans laquelle les hommes vivent et qui leur fait chercher en ce monde la vérité et le bonheur. Par l'art, il se procure l' « orgie perpétuelle, » le « délire littéraire » qui lui permet d'échapper à soi-même. L'art est pour lui une vraie hallucination, mais une hallucination heureuse, distincte en cela de l'hallucination pathologique qui s'accompagne d'angoisse (comme il le marque nettement à Taine). L'art devient ainsi une extase réglée, méthodique, un rêve bien lié, « un régime d'aliénation, » l'affranchissement progressif de l'âme par une transposition de la vie

réelle, une prodigieuse inversion à la fois instinctive et réfléchie, — un substitut, un équivalent intérieur de l'existence : — « Il me faut, dit-il, une vie factice. »

L'art *impersonnel,* ce que l'on appelle l'impersonnalité de Flaubert, ce sera cette vie factice, pas autre chose.

Et cette vie factice veut être universelle, veut être infinie. Il veut vivre tout, être tout. Son saint Antoine, à la fin de la dernière Tentation, s'écrie :

O bonheur ! bonheur ! *j'ai vu naître la vie,* j'ai vu le mouvement commencer. Le sang de mes veines bat si fort qu'il va les rompre. J'ai envie de voler, de nager, d'aboyer, de beugler, de hurler. Je voudrais avoir des ailes, une carapace, une écorce, souffler de la fumée, porter une trompe, tordre mon corps, me diviser partout, *être en tout,* m'émaner avec les odeurs, me développer comme les plantes, couler comme l'eau, vibrer comme le son, briller comme la lumière, me blottir sous toutes les formes, pénétrer chaque atome, descendre jusqu'au fond de la matière, *être la matière !*

Une autre fois, non plus par la bouche de son saint Antoine, mais en son nom propre, il écrivait, dans une relation de voyage :

Nous nous roulions l'esprit dans la profusion de ces splendeurs... Quelque chose de la vie des éléments, émanant d'eux-mêmes, sans doute, *à l'attraction de nos regards,* arrivait jusqu'à nous, et, s'y assimilant, faisait que nous les comprenions dans un rapport moins éloigné, que nous les sentions plus avant, grâce à cette union plus complexe. A force de nous en pénétrer, d'y entrer, *nous devenions nature aussi, nous nous diffusions en elle, elle nous reprenait,* nous sentions qu'elle gagnait sur nous, et nous en avions une joie démesurée... Et dans la sympathie de cette *effusion contemplative,* nous aurions voulu *que notre âme, irradiant partout, allât vivre dans toute cette vie* pour revêtir toutes ses formes, durer comme elles, et, se variant toujours, toujours pousser au soleil de l'éternité ses métamorphoses...

Il disait encore (dans une lettre) : — « A force de regarder un caillou, un animal, un tableau, je me suis senti y entrer ». Les choses « s'incrustent » en lui. Ses perceptions sont brûlantes ou floues, surexcitées ou mornes (suivant le temps), jamais moyennes. L'objet, devant son œil, se dilate, ou se diffuse comme un rêve. Son esprit, à regarder longtemps, se fascine et tombe en vertige. Il dira ce mot profond : — « Pour qu'une chose soit intéressante, il suffit de la regarder longtemps. » Et quand il l'a regardée longtemps, il ne sait plus où il en est, ni s'il se distingue d'elle : — « Je suis toujours un peu comme si j'avais trop bu », confesse-t-il à Bouillet. Son saint Antoine, après l'apparition de la reine de Saba, se demande en sanglotant : — « Comment faire pour savoir si je l'ai pensée ou si je l'ai vue vraiment ? si c'est un rêve ou une réalité ? Comment faire ? Ai-je vu ces choses, ou les ai-je seulement pensées, rêvées ?...» Et le diable de lui expliquer : — « L'intervalle de toi à l'objet, tel qu'un abîme qui rapproche ses deux bords, se resserrait de plus en plus... Un courant subtil passait de toi dans la matière, tandis que la vie des éléments te gagnait lentement, comme une sève qui monte... » Et Antoine : — « C'est vrai, petit à petit je m'en allais dans la verdure des prés,... et *je ne savais plus où se trouvait mon âme,* tant elle était diffuse, universelle, épandue... »

Tout cela n'est pas à retenir comme un simple objet de curiosité, d'étude littéraire d'une âme d'artiste. Le cas de Flaubert n'est pas isolé. Le mal qui chez lui atteignait ces proportions extrêmes, sévit, à un degré moindre mais funeste toujours, chez beaucoup d'âmes vulgaires, chez toutes les âmes qui sont inattentives à gouverner leur imagination et leur sensibilité. Ces absences, ces inconsciences, ces pertes d'âme, ces fusions ou ces effusions dans les choses, tout cela ce sont des phénomènes pathologiques dont nous avons tous rencontré des exemples.

V. — On a prononcé, et Flaubert lui-même a prononcé, à propos de cette manie de se fuir et de se perdre, le mot de mystique. On a vu (M. Henri Grappin) du mysticisme dans ce « détachement de la vie », dans « cette volonté acharnée de se désapproprier », dans « cette imagination qui le transporte hors de lui-même et qui le fait tendre à la Beauté de la même manière que d'autres tendent à la Vérité. »

Oui, sans doute, dans l'un comme dans l'autre cas, au point de départ il y a une analogie : le sentiment profond que nous ne sommes pas créés pour nous-mêmes, que nous ne sommes pas notre fin à nous-mêmes, qu'il y a en nous quelque chose qui s'oppose à notre fin, quelque chose qu'il faut fuir et laisser. Et ce sentiment-là, Flaubert et beaucoup d'autres artistes de notre temps l'ont décrit en termes d'une angoisse poignante. Mais là s'arrête l'analogie.

Le mystique se fuit, pour se retrouver en Dieu ; l'autre se perd dans le vide. Le mystique se désapproprie (puisque c'est là encore un mot de notre langue que l'on applique à Flaubert) pour se donner à Dieu, et, en Dieu, à l'humanité ; l'autre ne poursuit, dans cette désappropriation, que la jouissance d'un égoïsme plus raffiné.

Le mystique ne se détache que pour se purifier des scories originelles ; et il trouve dans cette purification le secret de simplifier son âme, d'en coordonner par là efficacement toutes les énergies saines, et, les coordonnant, de les multiplier sans limites.

L'autre, pour échapper à ses passions, ne voit d'autre ressource que de s'en créer de factices, de littéraires ; il « enferme ses passions dans des cages » où il va les voir « quelquefois seulement pour se distraire » : « Je suis né avec un tas de vices qui n'ont jamais mis le nez à la fenêtre. J'aime le vin, je ne bois pas. Je suis joueur, et je n'ai jamais joué une carte. La débauche me plaît, et je vis comme un moine. » Tous ces « appétits », l'art les lui « rentre au ventre » : il n'a plus que des passions de reflet : — « *Ah ! quels vices j'aurais si je n'écrivais !* » Dégradante médication, qui ne sait qu'endormir par l'anesthésie ou étour-

dir par l'hallucination, pour répandre ensuite, des nuages où l'on se perd, son ordure sur le vulgaire. — « Le fond de ma nature est, quoi qu'on dise, *le saltimbanque* », écrivait-il un jour, ou encore, comme il fait dire au chœur de baladins de son *Saint Antoine :* — « Nous n'avons pas d'amour, nous qui faisons rêve d'amour... L'orchestre bruit, ...la foule se presse, et palpitants, l'œil au but, absorbés dans notre ouvrage, nous accomplissons la singulière fantaisie qui fera rire de pitié et crier de terreur. Assourdis de notre vacarme, assombris par nos joies, ennuyés par nos tristesses, nous en râlons, nous en bavons, nous en avons des convulsions, des rhumatismes et des cancers. Y a-t-il assez longtemps que, nous traînant par le monde, nous exhibons éternellement la même facétie... ?»

« Facétie, » « grimace, » voilà de quoi se fait ce qu'on appelle l'impersonnalité de cet art. On fait le « saltimbanque » ; on revêt toutes les passions de l'humanité, afin de n'en avoir aucune ; on se répand à travers toute la vie possible et imaginée pour ne pas sentir la sienne. On se met en dehors de toute vie pratique et réelle, tandis qu'au contraire le caractère du mysticisme chrétien, un des caractères qui ont le plus étonné et émerveillé ceux de nos contemporains qui, sans partager notre foi, ont loyalement étudié la vie et les œuvres de nos grands mystiques, c'est précisément le sens pratique et la vertu sociale du mysticisme authentique (cf. *Ami* 1904, p. 550 ; 1907, p. 294). Le mystique assure à sa vie pratique son maximum de rendement ; l'autre se nourrit d'imaginations.

Le mystique, en disciplinant sa sensibilité, en magnifie sans fin les tendresses ; et nul ne sait aimer comme nos mystiques (cf. Dr G. Dumas, dans *Revue des Deux Mondes*, 15 sept. 1906, *Comment aiment les mystiques chrétiens*, travail dont plusieurs vues sont d'ailleurs discutables et ont été discutées ici, *Ami* 1907, p. 293-296). L' « état littéraire, » c'est, au contraire, la stérilisation du cœur, l'absorption, dans la fiction et l'irréel, de toutes nos puissances d'aimer : — « Une lecture m'émeut plus qu'un malheur réel, écrit Flaubert... Autant je me sens expansif, fluide, abondant et débordant dans les douleurs fictives, autant les vraies restent dans mon cœur âcres et dures. Elles s'y cristallisent à mesure qu'elles y viennent... Je pleure trop en dedans pour verser des larmes. »

C'est là un phénomène d'inversion sentimentale qui n'est que trop fréquent dans la vie. Que d'âmes sensibles dont toute la sensibilité se gaspille à pleurer sur les héros de roman et à qui il ne reste plus de cœur pour s'émouvoir sur les douleurs trop réelles dont elles sont les témoins et peut-être les artisans !

Flaubert valait mieux que son art. Il n'était point si sec que le laisseraient croire ses théories. Il l'a été en paroles beaucoup plus qu'en réalité. La critique l'a longtemps méconnu ; on ne le jugeait que sur ce qu'il a publié lui-même, — cinq volumes, — tandis que la nouvelle édition complète de ses œuvres en annonce dix-huit (et ce ne sera pas tout). Et on nous dépeignait un Flaubert impassible, étranger à toute « sympathie, » type de l'homme de lettres indifférent à tout ce qui n'est pas la littérature ! Cela, c'était la caricature de Flaubert [1] ! Il a toujours été malheureux extrêmement d'une sensibilité exacerbée. Il n'a jamais trouvé, en fait, dans son labeur acharné, l'anesthésie dont il rêvait ; et cette anesthésie même, il en rêvait beaucoup plus qu'il ne la voulait réellement. Il disait lui-même : — Je ne suis pas si cuistre que de préférer des phrases à des êtres. » Il aimait passionnément ses amis, malgré ses éclats nerveux. Ses lettres à sa nièce ont révélé en lui un type d'oncle gâteau. Il aimait passionnément son pays. Il s'échauffait à la lecture des journaux : — « Hélas ! écrivait-il à George Sand, hélas ! les convictions m'étouffent ! » En 1870, il écrit à Maxime Du Camp : — « Oui, tu as raison ; nous payons le long mensonge où nous avons vécu, car tout était faux : fausse armée, fausse politique, fausse littérature, faux crédit et même fausses courtisanes. Dire la vérité c'était être immoral. Persigny m'a reproché tout l'hiver dernier de *manquer d'idéal !* »

Manquer d'idéal ! Flaubert ne s'expliquait pas une si grossière méprise. Elle n'était que trop explicable pourtant de la part de ceux qui ne pouvaient le juger que sur son œuvre imprimée.

On l'a cru antichrétien, antireligieux. Non. Plutôt a-religieux. Et encore, dans son œuvre littéraire seulement. Sa correspondance, ses carnets laissent éclater des cris d'âme étranges : — « Pitié pour ma volonté, Dieu des âmes ! Donne-moi la Force et l'Espoir, » écrit-il sur le paquebot qui le ramène de Tunis (nuit du 12 au 13 juin 1850, minuit), à la veille de se jeter dans l'énorme labeur de cinq années que va lui coûter *Salammbô*.

[1] D'autres l'ont cru féru de reconstitutions archéologiques, parce qu'il a collationné des milliers de références, remué tous les Mémoiree de l'Académie des Inscriptions et retourné toutes les pierres de Carthage avant de commencer *Salammbô...* Ah ! il s'agissait bien de cela ! Il écrit paisiblement à Sainte-Beuve : — « *Je me moque de l'archéologie !* » — De même, à propos de *Madame Bovary :* — « Sont-ils bêtes avec leurs observations de mœurs ! je me f... bien de ça ! »

Ce dont il s'agit, c'est de se fuir : quel trait de lumière que ce mot de lui-même : — « Peu de gens devineront *combien il a fallu être triste* pour entreprendre de ressusciter Carthage. »

Et encore : — « Il n'y a rien d'effrayant et de consolant à la fois comme une œuvre longue devant soi. »

A une demoiselle dont il est directeur de conscience (une chose dont il a le goût) — « Ne lisez pas comme les enfants lisent, pour vous amuser, ni comme les ambitieux, pour vous instruire. Non, *lisez pour vivre...* »

Quel pauvre idéal ! Et quelle glose au célèbre ***Sunt qui scire volunt*** de saint Bernard !

Que de gens dans notre âge tourmenté se sont étourdis du même idéal, travailler pour travailler, sans but, uniquement parce que la besogne, quand elle est rude, « anéantit, » comme dit encore Flaubert ! — C'est la définition de Tolstoï, qui appelle le travail « *un agent d'anesthésie morale.* » Et l'Amaury de *Volupté* (Sainte-Beuve) : — « Il y a dans l'homme une grande inquiétude d'apprendre, qui a besoin d'errer, de se jeter au dehors, pour ne pas dévorer le dedans. »

Mais de cela il ne devait pas être question dans un art qui prétendait être impersonnel : « Cache ta vie. » Il avait été élevé sans grande religion ; et cependant, dès ses années de jeunesse, il a le goût de nos Pères et de nos hagiographes. Il ne les comprend pas, évidemment : ces choses s'entendent mal du dehors ; mais il se sent attiré de ce côté ; il sent la grandeur de ceci : devenir « une chose, la chose de Dieu. » Il dit de lui-même : « Je suis mystique, au fond, et je ne crois à rien [1]. »

M. Louis Bertrand nous raconte que c'est par « scrupule religieux » que Flaubert supprima de son *Saint Antoine* définitif de 1874 et laissa en manuscrit un morceau d'une singulière et tragique beauté : une agonie de Jésus dans les rues du Paris moderne. Tous les dieux morts venaient de défiler devant l'anachorète, depuis les idoles préhistoriques jusqu'aux Olympiens et au Dieu d'Israël... Tout à coup une ville apparaît, énorme, tumultueuse... Au milieu de ces foules, Jésus, les cheveux tout blancs, succombant sous le faix de sa croix... On s'attroupe ; on le hue ; on l'insulte ; quelques-uns le frappent, lui crachent au visage... C'est une nouvelle Passion qui commence, une Passion pire que l'autre, car elle s'achève par le dédain et l'indifférence : à la fin, on ne le connaît même plus ; on ne le regarde même pas. Il meurt solitaire, sur le pavé d'un carrefour, sans bruit... « Horreur ! s'écrie l'Ermite. Je n'ai rien vu, n'est-ce pas, mon Dieu !... Que resterait-il ?... [2] » — Or la nièce de Flaubert nous raconte que son oncle lui avait lu cette *Agonie de Jésus*, et qu'il s'aperçut que cette lecture produisait sur elle une pénible impression ; et c'est dans la crainte de froisser les âmes pieuses qu'il retrancha tout l'épisode. — Sur quoi M. L. Bertrand note : — « Il faut avouer qu'une telle abnégation a quelque chose d'admirable, d'unique peut-être dans l'histoire de la littérature. Pour un écrivain comme Flaubert, le sacrifice d'un morceau de prose aussi parfait est une action voisine de l'héroïsme. Et la noblesse du motif y ajoute une beauté si rare qu'elle en devient presque incroyable aujourd'hui. »

A une vieille fille de ses amies, inquiète et dévorée de la curiosité de savoir, lui, qui aimait à s'intituler l'aumônier des Dames de la Désillusion, répondait un jour ceci :

> Avez-vous tout étudié ? Etes-vous Dieu ? Qui vous dit que votre jugement humain soit infaillible, que votre sentiment ne vous abuse pas ? Comment pouvons-nous, avec nos sens bornés et notre intelligence finie, arriver à la connaissance absolue du vrai et du bien ? Saisirons-nous jamais l'absolu ? Il faut, si l'on veut vivre, renoncer à avoir une idée nette de quoi que ce soit. L'humanité est ainsi, il ne s'agit pas de la changer, mais de la connaître. *Pensez moins à vous.* Abandonnez l'espoir d'une solution. Elle est au sein du Père. Lui seul la possède et ne la communique pas. Mais il y a, dans l'ardeur de l'étude, des joies idéales faites pour les nobles âmes. *Associez-vous par la pensée à vos frères d'il y a trois mille ans :* reprenez toutes leurs souffrances, tous leurs rêves, et vous sentirez s'élargir à la fois votre cœur et votre intelligence ; une sympathie profonde et démesurée enveloppera, comme un manteau, tous les fantômes et tous les êtres. *Tâchez donc de ne plus vivre en vous...*

Et ailleurs, à la même :

> *Soyez donc plus chrétienne,* et résignez-vous à l'ignorance !

Soyez donc plus chrétienne : cri pénétrant, qui nous ouvre de profonds recoins d'âme, encore que Flaubert ne l'ait pas compris. Car le christianisme n'est pas l'ignorance, ni la résignation à l'ignorance, pas plus qu'il n'est l'absence d'amour, la mutilation dont a rêvé Flaubert. Flaubert a vu que l'amour humain, comme la science humaine, est une duperie, et que cependant on ne vit pas sans amour, et sans désir de savoir : contradiction douloureuse, antinomie insoluble, sur laquelle s'arrête sa pensée. — « Il nous laisse, écrit M. L. Bertrand (p. 175), il nous laisse sur le seuil de la Foi, qui, seule, peut rompre le cercle vicieux où tourne le désir, en lui proposant un objet égal à son infinité. »

VI. — Un travail (non signé) publié dans *Revue Bleue* (8 et 15 mars, 12 avril) sur les *Questions militaires*, insiste sur les facteurs moraux à la guerre, sur ce qu'on appelle la force morale d'une armée. Il y met quelque exagération, comme on fait quand on plaide ; mais c'est là une cause qui est si peu plaidée d'ordinaire, si souvent oubliée ou méconnue, qu'il peut être utile de frapper un peu fort.

[1] Il restera, de son œuvre, au moins un mot, et de ce mot nous ne pouvons que lui être reconnaissants. C'est lui qui a enrichi notre langue du mot *Homais*. Il a créé le type, désormais immortel, du pharmacien Homais, bourgeois anticlérical, primaire aussi pédant que sot, béat et satisfait, qui, parce qu'il s'est farci la cervelle de quelques sottises de Voltaire, croit que le monde est pour lui sans mystère. Ce n'est sans doute pas pour faire plaisir aux catholiques que Flaubert a caricaturé Homais ; c'est simplement qu'il le trouvait horripilant. Mais c'est déjà quelque chose ; et c'est lui qui a fait toucher du doigt à beaucoup de gens de ce temps-là (qui ne s'en fussent pas douté sans lui) ce qu'il y a d'inesthétique dans certaine manière de pourfendre les curés.

[2] Flaubert a laissé son *Saint Antoine* sans conclusion. L'Ermite sera-t-il sauvé, après toutes ces tentations ? Pas de réponse. Le drame reste sans dénouement... Le *Faust* de Gœthe vend son âme au diable ; le *Saint Antoine* de Flaubert, non, — non pas parce que c'est un péché (comme on eût dit au moyen âge), mais parce que c'est inutile. Pourquoi vendre son âme ? à qui ou à quoi ? Le diable, c'est la science : qu'est-ce que la science ? qu'est-ce que la raison ? qu'est-ce qu'il y a, dans notre monde moderne, qui vaille quelque chose ?...

Flaubert, dans le débraillé de sa correspondance, divisait sommairement l'histoire en trois grandes périodes : — « *Paganisme, christianisme, mufflisme !* » Nous sommes à la troisième étape. Le délire de la science produit dans les cerveaux débiles de la masse une stupidité et une intolérance cent fois pires que les dogmatismes les plus étroits du passé... Est-ce la fin du monde ?... Le monde ne s'arrête jamais. Ce qui a été sera. Et peut-être que l'humanité, après avoir traversé toutes les phases du doute et de l'impiété, en viendra, comme saint Antoine, à « se remettre en prières. »

Mais cet aperçu final, Flaubert l'a biffé de l'édition de 1874. Il en a éliminé l'élément mystique, l'élément subjectif, si ardent dans la première version de 1849. Il a voulu s'y placer au seul point de vue objectif de la critique historique, — encore que son penchant pour la contemplation et vers tous les héros de la vie intérieure ait persisté en lui (on le sait par sa nièce) jusqu'à la veille de sa mort (qui fut subite). — Grand point d'interrogation ?

On nous expose donc que la guerre, et son expression la bataille, n'a jamais été qu'un conflit de deux volontés, de deux forces morales qui ont à leur service, — mais comme instrument, — des forces matérielles (nombre, armement, terrain, etc.).

Par conséquent, pour mener la bataille à sa fin, à son but, il faut que l'une de ces volontés s'incline devant l'autre : le vainqueur est donc celui qui *démoralise* l'autre : une bataille perdue est une bataille qu'on croit avoir perdue. Autrement dit : une bataille ne se perd pas matériellement.

L'homme qui a été le plus imbu de cette doctrine, qui l'a appliquée sans relâche et souvent avec un merveilleux bonheur, — le plus terrible artisan de démoralisation qui ait jamais travaillé sur un champ de bataille, — c'est Napoléon, que le Prussien Clausewitz appelait « le Dieu de la guerre. » Hé bien ! le jour où Napoléon s'est trompé dans ses calculs, tant sur le moral de son adversaire que sur l'efficacité de ses propres procédés de démoralisation à lui, le jour où il a rencontré des gens comme Kutusof et comme Blücher qui ne voulurent pas se laisser démoraliser, il a été battu comme les autres.

Tous les grands capitaines ont compris la part prépondérante qui revient aux causes morales dans le succès des guerres (se rappeler là-dessus les saisissantes formules du grand Russe Dragomirof : *Ami* 1896, p. 409). C'est là qu'ils ont su discerner l'origine des grandes actions et aussi des lâchetés, des traits d'audace et des paniques : le secret en est dans le cœur de l'homme. Il n'y a pas de vrais hommes de guerre sans cette connaissance du cœur de l'homme, sans la connaissance du cœur de ses hommes en particulier, des modifications que ce cœur subira sous l'influence du danger [1].

Cette abstraction qu'est la force morale d'une armée se traduit, en pratique, par l'esprit de sacrifice dont cette armée est animée. — Et l'on nous en donne cet exemple éblouissant :

Prenons une troupe des trois armes partie pour l'attaque, seul moyen rationnel de manifester sa volonté et de la faire subir tôt ou tard à l'adversaire. Après bien des lenteurs, la chaîne d'infanterie plus ou moins renforcée par les échelons et appuyée par les feux d'artillerie, est arrivée à courte distance, 50, 60 mètres, par exemple, de l'ennemi. Là, elle est arrêtée par les feux d'en face, elle se couche, se terre, et elle fait un feu d'enfer. — Entre elle et l'ennemi, il y a une zone, de faible largeur, il est vrai, c'est la zone de la mort : tous ces êtres humains qui, pour arriver là, ont déjà fait des prodiges d'audace, se rendent compte que, s'ils essaient de se porter en avant, ils vont être broyés. Réfléchissez un peu à l'état mental de ces hommes qui, déjà, avant d'atteindre la bordure de cette zone, ont vu tomber bon nombre de leurs camarades et qui, maintenant, voient étendus autour d'eux d'autres camarades qui, blessés, gémissent ou cherchent un abri pour y mourir en repos. *C'est là que tous les masques tombent, c'est là qu'on se rend compte qu'on ne gagne pas une bataille avec du bétail humain lancé dans la fournaise.*

Et, cependant, il faut bien que cette chaîne franchisse cette zone de mort et aille jusqu'à l'ennemi si elle veut vaincre !

Quelle est donc la force matérielle qui la portera en avant ? Ah ! vous pouvez chercher, il n'y en a pas.

Croyez-vous qu'à cet instant cette chaîne peut compter sur le feu de son artillerie qui, jusque-là, l'a appuyée ? Certainement non : aux distances où nous sommes de l'ennemi — 50, 60 mètres, — si notre artillerie continue son tir sans l'allonger, nous recevrons autant de projectiles que l'ennemi lui-même.

Croyez-vous que cette chaîne va attendre, pour se lancer à l'assaut, d'avoir obtenu la supériorité du feu — comme on dit ? — C'est un mot, cela. Comment saura-t-elle qu'elle a cette supériorité ? L'autre peut se taire et ne pas riposter. Et, d'ailleurs, je concède même qu'elle l'ait, cette supériorité. Quand elle va se lever pour partir à l'assaut, elle ne l'aura plus puisqu'elle ne tirera plus.

Non ! ce qui va permettre à cette chaîne d'aller de l'avant, ce n'est pas une force matérielle, — c'est tout simplement *l'effet d'étonnement, de surprise, qu'elle provoquera chez l'autre en lui montrant qu'elle n'a pas peur de la mort !* Bref, c'est l'esprit de sacrifice dont la chaîne est animée qui la portera en avant, car, à ce moment, il ne s'agit pas de tuer, mais, bien au contraire, de ne pas craindre de se faire tuer.

Et maintenant, la morale de ceci :

Sur cette chaîne qui va se ruer sur l'ennemi, l'homme pris individuellement va, à cet instant solennel qui dure une seconde, *recueillir les bienfaits des vertus morales qu'on a su, pendant la paix, déposer dans son cœur.* Car, à la guerre, on ne récolte que ce qu'on a semé pendant la paix. Et cet homme-là, *voilà le vrai soldat, le seul qui compte.*

Ah non ! la guerre n'est pas le triomphe de la force brutale ; c'est le triomphe des vertus morales d'une nation. Et c'est pourquoi la guerre vient, de temps en temps, passer en quelque sorte l'inspection des peuples pour leur assigner, dans le monde, le rang qu'ils méritent grâce, précisément, à leurs vertus morales. Et c'est, d'ailleurs, pour cela que l'explication de ce phénomène, étrange à première vue qu'est la guerre, a passionné les philosophes de tous les temps [1].

Ce sont là « questions militaires, » mais nous sommes tous militaires. Nous avons tous à mener

[1] D'où, à un double point de vue, la supériorité de l'offensive, de l'attaque. L'attaque 1° glace le cœur de l'adversaire, le démoralise : « Puisqu'il attaque, c'est donc qu'il est plus fort que moi; » — et 2° elle fait taire aussi l'ennemi du dedans, celui que chaque homme porte en soi et qui est tout autrement redoutable que l'ennemi du dehors, — c'est à savoir, la peur : si l'on attaque, c'est que l'on est déjà au-dessus de la peur.

Donc, attaquons ! Oui ; mais pour cela, il faut, non seulement des chefs, mais une armée formée à l'attaque, une armée pourvue des vertus guerrières qu'exige l'attaque.

[1] Voir encore, dans ce sens, la conclusion d'un travail de M. de Geoffroy (ingénieur des constructions navales) sur *la question du calibre* (*Correspondant* du 10 avril) :

« Il semble, à l'heure actuelle, qu'à travers la complication infinie du matériel de la destruction, on ne distingue plus le courage personnel ; il n'en est rien, *et c'est tout le contraire.* Quand on essaie, par la pensée, de se rendre compte de l'effet des obus actuels à puissant explosif, qui réduisent littéralement en poussière leur enveloppe faite d'acier très dur, — quand on se dit que, comme fracas, comme effets lumineux, le seul phénomène naturel qui s'en rapproche c'est la foudre, — on se demande si le moral de l'homme le mieux trempé sera capable de résister à de tels coups. Et, pourtant, *la victoire sera certainement là où la volonté froide de vaincre ne se sera pas laissé ébranler.* »

Le canon construit pour défendre le canal de Panama pèsera, paraît-il, 180.000 kilogrammes ; son obus, 1.000 kilogrammes ; sa portée sera de 37 kilomètres.

la lutte et à former à la lutte *adversus principes et rectores mundi, tenebrarum harum.* Et, là non plus, on ne récolte que ce qu'on a semé pendant la paix. A la guerre, disait Dragomirof, les entreprises les plus hardies sont souvent les plus sûres. Il faut savoir appliquer cette « *théorie de l'impossible,* » prônée par Souvarof. Et, comme dit le Dr Helme, « si les intrépides peuvent quelquefois se tromper, ceux qui ont peur se trompent toujours. »

Le Dr Helme disait cela au terme d'une causerie médicale sur la peur *(Temps* du 23 nov. 1912). Il ne faut pas avoir peur ; il faut compter pourtant avec la peur : car : « Quel est le Jean-F... qui n'a jamais eu peur ? » comme disait Ney, le brave des braves. Et ici nous quittons le domaine des forces morales proprement dites pour nous retrouver sur le terrain de l'influence du physique sur le moral.

La peur ayant pour effet de congestionner notre cerveau et de le frapper momentanément d'imbécillité, il faut bien apprendre à se passer de lui dans les moments critiques. Il faut apprendre à se passer, pour l'action, des réflexes cérébro-médullaires (qui supposent l'intervention du cerveau, la transmission de l'excitation à la cellule sensitive du cerveau, de là à une cellule cérébrale motrice, de là encore à la moelle pour aboutir enfin au muscle). Il faut apprendre à agir par le réflexe médullaire simple, le plus ordinaire et qui exclut l'intervention du cerveau (l'impression, partie d'un point quelconque de la peau, montant directement à la région postérieure sensitive de la moelle pour se réfléchir de là vers la partie antérieure motrice et déterminer la contraction du muscle).

C'est précisément à cela que tendent l'éducation et l'entraînement sportif : à mettre au second plan les réflexes cérébro-médullaires, pour réserver la plus grande part possible aux réflexes simples, courts, rapides, de la moelle, — à nous amener à n'avoir pas peur aux mains, alors même que nous avons peur aux yeux (comme dit le proverbe populaire). — C'est ce qu'indiquait Montaigne : « Ce n'est pas assez de roidir l'âme, il faut aussi roidir les muscles. Elle est trop pressée si elle n'est secondée, et elle a trop à faire seule de fournir à deux offices... Ce n'est pas une âme, ce n'est pas un corps qu'on forme, c'est un homme... [1] »

VII. — Sur Thureau-Dangin, mort le 24 février dernier et dont la presse a été unanime à louer les vertus privées et le distingué talent d'historien, le marquis de Vogüé écrit *(Correspondant,* 10 mars) :

> Royaliste et catholique, *mais* consciencieux observateur des faits, il ne croyait le retour de la Monarchie traditionnelle possible, et l'extension du règne de l'Eglise sur les âmes assurée, que si Monarchie et Eglise *savaient* faire à la liberté sa place et, tout en maintenant solide la base des principes essentiels, adapter leurs méthodes de gouvernement aux conditions d'existence des sociétés modernes, aux transformations intellectuelles, politiques et sociales qu'elles subissent.

Petit morceau très étudié, très habile, qui insinue discrètement toute une doctrine où aucun de nos lecteurs ne se reconnaîtra : « Monarchie et Eglise » mises sur le même pied, mises l'une et l'autre en demeure de « savoir » faire la même chose, exécuter le même mouvement d' « adaptation »... Voilà un parallèle qui jamais ne fût venu à l'esprit d'un catholique non libéral, d'un catholique sans épithète. Et l'on sait comment le libéralisme de ces gens-là est descendu de la région des idées dans celle des faits : n'ayant pu décider l'Eglise à « s'adapter » en 1870 aux transformations modernes, ils ont pris leur revanche sur la monarchie. Ce sont eux qui ont fermé à l'héritier de nos rois l'accès du trône, au cours des intrigues innommables qui ont rempli les années 1871-1873, parce que le prince refusait de s'empêtrer dans le parlementarisme où on prétendait l'atteler. Ils ont fermé la porte au roi en 1873 ; ils la fermeraient de même aujourd'hui à tout roi qui refuserait de plier sous les Fourches Caudines de leurs théories constitutionnelles. Il a fallu les horreurs de la Révolution pour nous débarrasser du virus janséniste : que faudra-t-il pour nous purger du libéralisme ? [1]

Le P. Yves de la Brière *(Etudes,* 5 mars) caractérise justement la double erreur, politique et religieuse, de Thureau-Dangin :

> M. Thureau-D. n'était pas moins parlementaire que monarchiste. Son ouvrage *(Histoire de la Monarchie de Juillet)* en témoigne, il aimait tout du régime parle-

[1] Le Dr Helme explique doctement ce phénomène trop connu, qu'en cas de grande peur, et notamment à la guerre, aux premiers combats, « nombre de conscrits sont irrésistiblement sollicités de donner libre cours aux basses exigences de leur intestin et de leurs reins »... Comment cela arrive-t-il ?

Ah ! voilà ! En même temps que le cœur palpite, la pression monte exagérément dans tous les vaisseaux sanguins, — au point que ceux-ci risqueraient d'éclater si le nerf dépresseur n'entrait pas en jeu (on sait que ce nerf dépresseur, gros à peine comme deux fils de soie, est appelé aussi nerf de Cyon, parce qu'il a été découvert par Elie de Cyon, l'illustre naturaliste mort l'automne dernier, qui fut, dit le Dr Helme, « chose rare et curieuse, à la fois un grand physiologiste et un remarquable journaliste », et un grand converti : voir notice *Ami* 1912, p. 1054-5).

Donc, dès que le nerf dépresseur entre en jeu, immédiatement la pression, dans les réservoirs sanguins et les vaisseaux, baisse à fond. La chasse du sang devenant très faible, celui-ci stagne un peu partout : notamment, il afflue vers les glandes, qui à longs traits boivent tout le sérum qu'elles peuvent. C'est pourquoi la peau sera baignée de sueurs (les sueurs froides de la peur) ; c'est pourquoi aussi les glandes de l'intestin, inondées, déborderont dans le tube intestinal. Celui-ci, irrité par ce flux, réagira en se contractant violemment : d'où les coliques ; d'où les évacuations involontaires chez les enfants apeurés, chez les conscrits, voire chez les héros, qu'ils s'appellent Henri IV ou Turenne...

[1] Voir d'autres éloges de Thureau-Dangin dans *Revue Hebdomadaire* du 15 mars, par M. Pierre de Quirielle, qui, lui aussi, a le don des parallèles intrépides : — « Un Veuillot, un Thureau sont deux grands catholiques ; ils n'entendent pas de même certaines questions religieuses » ; — dans *Revue Montalembert* du 25 mars, organe d'un groupe de jeunesse qui précisément avait choisi Thureau-Dangin comme président de son Comité d'honneur.

mentaire honnêtement pratiqué ; il en avait quelque peu la *superstition* (souligné par le P. de la Br.). Avec quelle complaisance il décrit le gouvernement des assemblées, la balance des partis, la solidarité et la responsabilité ministérielles, le détail savant des combinaisons parlementaires ! Fidèle aux traditions de la bourgeoisie orléaniste, M. Th.-D. demeure, sans respect humain, le défenseur du parlementarisme monarchique, en face d'une génération nouvelle où peu de parlementaires croient à la monarchie et où peu de monarchistes croient au parlementarisme...

Puis, rappelant quel monument c'est à la gloire de l'Eglise que l'histoire religieuse de l'Angleterre contemporaine, à la gloire de cette Eglise, « gardienne indéfectible et intransigeante d'un dogme qui ne change pas, » le P. Y. de la B. ajoute :

L'intransigeance de l'Eglise : tel est l'aspect du catholicisme qui répondait cependant le moins aux sympathies personnelles de M. Th.-D. Dans l'ordre des principes, comme dans l'ordre de la pratique, il fut, par instinct, par éducation, par conviction, catholique libéral. Dans l'ordre des principes, en effet, l'ancien *leader* du journal *Le Français* paraît ne s'être pas assez rendu compte du caractère obligatoire des enseignements doctrinaux du Saint-Siège sur la thèse catholique des rapports de l'Eglise et de l'Etat, sur le droit public et social de l'Eglise, sur les privilèges exclusifs de la vérité. Dans l'ordre de la pratique, M. Th.-D. avait un tel culte pour les moyens légaux et parlementaires qu'il fut littéralement déconcerté par la politique de résistance à la loi de Séparation : comme les autres signataires de la Déclaration des vingt-trois (les cardinaux verts), il croyait possible et désirable, faute de mieux, l'adaptation de l'Eglise au régime des associations cultuelles. A la fin de même qu'au début de sa carrière, M. Th.-D. se scandalisa des outrances de doctrine ou de langage commises à l'extrême droite plus que des mitigations ou des abdications de principes commises, aux abords de l'autre frontière, par les conciliateurs et les modérés. Préoccupé, notamment, de sauvegarder la légitime liberté de la critique biblique, il montra une excessive indulgence pour les audaces de doctrine et d'exégèse qui allaient rendre indispensable la condamnation du modernisme[1].

[1] Voir déjà, sur Thureau-Dangin, *Ami* 1909, p. 570-571. — Ses deux dernières publications ont été : 1° une courte monographie du cardinal Vaughan (in-16 de 127 p., 1 f. 20, Paris, Bloud), et 2° *Newman catholique* d'après des documents nouveaux (in-16 de 245 p., 3 f., Paris, Plon). D'éminents catholiques anglais, qui avaient toute autorité pour en parler, se sont plaints, à plus d'une reprise, de la déformation que nos libéraux de France font subir à cette grande figure de Newman et à ses idées. Thureau-Dangin manquait de la fermeté doctrinale qui eût été nécessaire pour pénétrer sûrement dans cette âme si complexe de Newman. Il n'a pas compris Newman ; et son livre à son tour a été mal compris : certains éloges qui lui sont venus de points fâcheux de l'horizon n'ont pas dû le flatter. Newman a souffert : qui n'a pas à souffrir ? et n'a-t-il pas fait souffrir à son tour ? Croit-on que Rome et Manning n'aient pas souffert autant de Newman que lui-même a cru souffrir d'eux ?

Thureau-Dangin a publié son livre d'après la nouvelle *Vie* de Newman écrite en anglais par Wilfrid Ward. Nous aimons beaucoup mieux les pages que l'œuvre de Ward a inspirées au P. Sydney Smith, jésuite anglais (dans *Etudes* du 20 avril 1912) et qui éclairent vraiment « d'une lumière franche, paisible et familière » la vie et l'existence de Newman : si parfois Newman a souffert et s'est plaint, son généreux caractère n'en est pas compromis, non plus que l'autorité de l'Eglise.

Ward a utilisé largement des lettres très confidentielles de Newman ; c'est là une méthode partout en usage aujourd'hui. Sans en discuter la légitimité (qui est très discutable pourtant, au point de vue de la morale), il est certain cependant que, même au simple regard de la critique historique, ce n'est pas le moyen d'avoir une idée exacte de la mentalité de l'homme que l'on étudie. On écrit à un ami bien des choses où l'on ne prétend pas du tout inclure l'expression exacte et définitive de sa pensée : impressions du moment plutôt, ou premiers jets de vues que l'on se propose ensuite de préciser : — « opinions *du moment* que l'on sait être réformables, dit le P. Smith, jugements *provisoires* que l'on se réserve de modifier... » mais que l'on ne voudrait pas jeter dans le public, pour ne pas léser le droit du prochain, « lequel peut ne pas souffrir de certaines critiques faites dans l'intimité, mais souffrir beaucoup de critiques jetées dans la circulation. »

VIII. — A ceux de nos confrères qui aiment à s'occuper de l'étude des patois, nous signalons les deux thèses de doctorat de M. l'abbé Meunier, directeur au Petit Séminaire de Corbigny (Nièvre) : 1° *Monographie phonétique du parler de Chaulgnes,* canton de la Charité-sur-Loire, in-8 de xx-221 p., avec *Index lexicographique,* in-8 de xiv-107 p.; et 2° *Etude morphologique sur les Pronoms personnels dans les parlers actuels du Nivernais,* in-8 de xviii-123 p., avec *Atlas linguistique et tableaux des pronoms personnels du Nivernais,* 15 cartes et 15 tableaux (Paris, H. Champion). Une recension développée leur a été consacrée par la *Revue critique* (1er fév.), dont on sait la haute compétence en ces matières. En voici quelque aperçu, où nos lecteurs pourront prendre une idée des justes exigences de la critique :

L'auteur de ces divers volumes a évidemment du zèle scientifique, et même une certaine connaissance des bonnes méthodes ; il a eu l'intention d'élever un monument à l'idiome de sa petite patrie et de sa commune natale de Chaulgnes — ce qui est un sentiment très louable — et il n'a pas reculé devant les frais d'une impression qui a dû être assez coûteuse. Tout cela est fort bien. La question serait cependant de savoir si les résultats obtenus sont en rapport avec tout ce déploiement d'efforts, et j'aime mieux dire tout de suite que j'ai quelques doutes à cet égard.

D'abord dans son étude de phonétique M. l'abbé Meunier a fait précéder l'étude proprement dite d'une *Histoire du parler de Chaulgnes* qui à vrai dire n'en est point une, et où il n'y a que des considérations très générales sur la langue latine chez les Aedui, la langue grecque dans le Morvan, le gallo-roman, etc. Tout cela est emprunté en partie au cours de grammaire de Darmesteter, ou à d'autres, et n'a rien qui se rapporte spécialement à Chaulgnes... Que n'a-t-il eu le courage de supprimer ces trente ou quarante pages ? c'eût été bien plus simple. On y trouve cependant, à la p. 21, une déclaration qui a quelque importance, et qui ne laisse pas d'inquiéter, c'est celle-ci : « Je n'ai pas étudié non plus le mode d'introduction de l'élément étranger (français ou patois voisins), ni les modifications que ces mots éprouvent en pénétrant dans le parler de mon pays natal. » L'auteur nous annonce là qu'il va de propos délibéré se soustraire à toute une partie de la tâche entreprise, la plus délicate assurément, mais la plus intéressante aussi dans un ouvrage de ce genre, et la plus féconde en résultats. En avait-il le droit ? je ne le pense pas.

Puis, après une série de remarques où l'on relève chez M. M. des erreurs ou des inexactitudes ou des affirmations peu vraisemblables, la *Revue critique* ajoute :

Tout cela, naturellement, ne prouve pas que M. M. ne connaisse très bien le *chaulgnard* — ni même qu'il n'ait donné d'après la méthode Rousselot quelques

planches intéressantes, — cela veut dire que son étude eût gagné à être sensiblement réduite, à être traitée d'après une méthode un peu plus objective et mieux appropriée au sujet, à s'appuyer enfin sur des connaissances tout à fait solides en philologie romane.

De l'autre thèse, sur les *Pronoms personnels du Nivernais*, on nous dit qu'elle est encombrée, elle aussi, d'inutilités ou de théories en partie périmées ou même désavouées depuis par leurs auteurs; et l'on ajoute :

C'est sur le point de départ des formes que la doctrine de M. M. est surtout flottante ; inadmissible aussi quelquefois dans la série des transformations proposées. Et par exemple p. 11, à propos de *ego*, on ne voit vraiment pas comment à une forme *joe* aurait pu succéder immédiatement *gié* en ancien français. A la p. 25, on ne voit pas davantage comment des pronoms régimes *me*, *te*, *se* et d'autre part *mi*, *ti*, *si* (où l'*i* était long) auraient pu aboutir « chacun à une seule et même forme, non seulement en français, mais dans tous les parlers de la Nièvre » : il y a là une erreur grave, et qui provient en partie de ce que M. M. ne connaît pas assez l'utilisation de ces deux séries dans l'ensemble du domaine roman. Je trouve que des types de phrases latines comme *ego me salvo*, ou *tu te portas bene*, donnés à la p. 42, sont vraiment trop théoriques et font un effet plutôt bizarre. J'en dirai presque autant d'une expression comme celle de la p. 57 : « C'est une loi de la phonétique nivernaise comme de la phonétique française. » D'ailleurs ce qui est plus grave, c'est qu'on lit au même paragraphe : « Tandis que l'*i* de *illa* était descendu à *é* : *ella* dans le latin populaire, le premier *i* de *illi* était resté *i* sous l'influence de l'*i* final. » Si cette façon de présenter les faits était exacte, — mais elle ne l'est pas, — l'auteur devrait bien dire d'où provient la forme italienne *egli?* Malgré ces observations et d'autres qu'on pourrait y ajouter, il n'en reste pas moins que M. Meunier a exposé d'une façon détaillée et consciencieuse, avec exemples à l'appui, la forme des divers pronoms personnels dans presque toutes les communes de la Nièvre, et ceci est méritoire...

IX. — Statistique de la franc-maçonnerie en 1912 (d'après *Revue internationale des Sociétés secrètes*, 15 janvier 1913) :

	Loges	Membres
Europe	6.700	393.210
Afrique	28	750
Amérique	15.956	1.607.518
Océanie	876	53.605
Total	23.560	2.055.380

Ce qui, en tenant compte des omissions et erreurs toujours possibles, donne, pour 1912, un effectif d'environ 24.000 loges et 2.100.000 membres, « ce qui représente une augmentation de plus de 450 Loges et de plus de 30.000 membres sur l'année dernière. »

Les pays les plus infectés par la secte sont les suivants : Etats-Unis d'Amérique, 14.165 Loges, 1.480.490 membres; — Angleterre, 2.985 Loges, 145.000 membres ; — Canada, 888 Loges, 87.180 membres ; — Allemagne, 539 Loges [1], 154.000 membres ; — France, 590 Loges, 39.600 membres ; — Australie, 659 Loges, 39.660 membres; — Brésil, 446 Loges, 18.062 membres ; — Italie, 426 Loges, 15.900 membres ; — Suède, 43 Loges, 13.600 membres.

[1] Chiffre donné dans la *Revue intern.* du 20 mars. — On y note aussi que Schiller ne fut pas franc-maçon (son nom ne figure nulle part dans les listes ni dans les Archives). Par contre, appartenaient à la maçonnerie « nos héros de la grande époque » (comme s'exclame un maçon enthousiaste), Gœthe, Herder, Wieland, Lessing, Mozart, Frédéric le Grand, Blücher, Fichte.

X. — Tous nos périodiques ont annoncé le retour au catholicisme de l'abbaye bénédictine anglicane de Caldey, île sur les côtes du pays de Galles : antique abbaye celtique du v^e^ siècle, détruite au xvi^e^ siècle, rachetée en 1906 par une colonie de moines anglicans : ceux-ci, après de longs mois de doutes et d'examens, finalement mis en demeure par leur évêque anglican de renoncer à la plupart de leurs pratiques ritualistes comme entachées de romanisme, ont fait, le 5 mars dernier, leur abjuration, au nombre de 22, l'abbé en tête. Quelques jours après, 34 (sur 37) religieuses anglicanes de St-Bride (abbaye qui dépend de Caldey) faisaient la même démarche. — Voir les relations qu'en ont publiées l'*Univers* du 13 mars (article de dom Cabrol) et la *Croix* du 1^er^ avril (article de dom Aelred Carlyle, l'abbé converti de Caldey, aujourd'hui entré à Maredsous pour s'y préparer à l'ordination sacerdotale); articles de R. Jan dans *Semaine littéraire* du 30 mars et de J. Boubée dans *Etudes* du 20 avril (sur les congrégations anglicanes, voir note donnée ici cette année, p. 259).

Revue Française, 13 avril : causerie très aimable (encore que nous ne soyons pas tout à fait de son avis) de M. Redier sur le sujet dont nous avons parlé nous-mêmes dans notre dernière Causerie (*Ami*, p. 341-2 : *Enfants et légendes*).

Etudes du 20 avril, *Le dogme catholique de la Rédemption*, travail très important du P. d'Alès, qui redresse les vues émises par M. Rivière (en quatre articles de la *Revue pr. d'apologétique* et deux articles de la *Revue du Clergé fr.)* :

Au lieu du temple imposant que les matériaux réunis par M. Rivière (dans sa thèse parue il y a sept ou huit ans) permettaient d'espérer, il s'est appliqué — comment dirai-je? — à construire sur une base aussi étroite que possible une chapelle aérienne qui semble fuir le roc du Nouveau Testament pour s'effiler vers les hauteurs d'une métaphysique trop inhospitalière. S'il rend pleine justice à la notion classique de la *satisfactio vicaria*, c'est au détriment d'autres notions très vénérables, elles aussi, non moins fondées en Ecriture et en Tradition. Que l'on en juge par la division de son travail.

« I. Données de la foi; II. Directions équivoques : idées de rachat et de sacrifice; III. Direction dangereuse : idée d'expiation pénale; IV. Direction traditionnelle : idée de réparation morale. »

Directions équivoques, celles indiquées par N.-S. lui-même en son Evangile! Direction dangereuse, celle que marquèrent d'un trait si ferme Isaïe et S. Paul! Et quelle direction aurait des titres à se dire traditionnelle, si elle condamnait celles-là?

Etudes, même n^o^, très bel article (du P. Y. de la Brière) sur le P. Matignon, né en 1824, † le 10 mars dernier, à Paris, où il était fixé depuis 1859 : il y fut, de 1859 à 1871, l'un des principaux